



BANANA

Andrea Jublin / Fiction / Italie / 2015 / 1h22 / VOSTF

Un jeune garçon, dit « Banana », est convaincu qu'il faut dans la vie trouver le bonheur dans un domaine, au moins. Il s'y emploie en tentant de conquérir l'amour de l'une de ses camarades de classe en l'aidant à la sauver du redoublement. Fervent adepte du football brésilien, il suit également le credo de l'équipe : attaquer avec détermination, le cœur sur la main.

POINT DE VUE

La victoire de la détermination

La quête du bonheur, c'est comme le football brésilien, clame le héros éponyme en ouverture de *Banana*. Comme les « magiciens » offensifs de la *Seleção*, il faut savoir aller de l'avant, éviter habilement l'écueil de l'adversité pour se donner les moyens d'atteindre son *but*. Banana, la douzaine d'années joyeuse, est donc résolu à ne pas accepter la médiocrité de son équipe de foot, pas plus qu'il ne se résout au défaitisme ambiant, tant chez lui qu'à l'école. Joignant l'acte à la parole, le jeune garçon ôte alors crânement ses gants de gardien de but et remonte le terrain en slalomant entre ses adversaires pour inscrire un but. Or, dribbler n'est pas marquer. Au moment du shoot final, son mauvais pied – qui lui vaut le surnom de « banane » et son poste de gardien de but – envoie invariablement le ballon hors les murs du stade, qu'un voisin excédé renvoie toujours crevé sur le terrain. Qu'importe. Banana a l'entêtement infrangible de son âge, le caractère déterminé, propre à s'offrir le bonheur de ses rêves.

Au pays du *Calcio*¹, la métaphore footballistique a toujours une résonance particulière. Elle est même le principe fondateur de *Banana*, où il est question d'esprit (d'équipe), de tempo et de style (de jeu), de position (dans le groupe) et de circulation (dans l'espace du terrain et du cinéma). Or, les symboles du genre inquiètent d'emblée : des idoles brésiliennes ont remplacé la *Squadra Azzurra*² dans le cœur du héros et un drapeau transalpin flotte en lambeaux au-dessus du stade. L'Italie, que nous présente le réalisateur Andrea Jublin en filigrane de son film, ne fait plus rêver. Le pays est fatigué, amer, désabusé. Et là où il n'y a plus qu'indifférence et renoncement, Banana, meneur de jeu et point de vue du récit, entend remettre de la vigueur et de l'espoir. Son match à lui, le vrai, celui qui fait cinéma ici et que le garçon s'efforce de remporter, consiste à « coacher » la belle Jessica dans le rattrapage de son retard scolaire afin de lui éviter un nouveau redoublement. Et – bonheur suprême – l'avoir à ses côtés en classe l'année suivante.

À partir de 9 ans
(conseillé du CM1 à la 5^e)

Production et ventes internationales : Good Films
Scénario : Andrea Jublin
Interprétation : Marco Todisco, Anna Bonaiuto, Giselda Volodi
Image : Gherardo Gossi
Montage : Esmeralda Calabria
Musique : Nicola Piovani



Né en 1970 à Turin, **Andrea Jublin** étudie les sciences politiques et le théâtre à Gênes, avant de suivre des cursus de réalisation cinématographique à l'UCLA de Los Angeles et d'écriture de scénarii à Rome. En 2007, il réalise *Il supplente*, nommé à l'Oscar du meilleur court métrage. *Banana* (2015) est son premier long métrage. Par ailleurs, il enseigne la mise en scène et le scénario à la Holden School de Turin.

(1) Calcio signifie « coup de pied », mais aussi « football » en italien. Ce terme est par extension utilisé pour désigner la Série A, la première division professionnelle du championnat italien de football.

(2) La sélection italienne est surnommée en France la *Squadra Azzurra*, en référence à la couleur bleue de son maillot.

Fiche réalisée par **Philippe Leclercq**, enseignant et critique de cinéma



Banana est le cœur battant de la dramaturgie, celui qui lui imprime son rythme et par qui passent toutes les trajectoires. Dribbleur, il est aussi passeur. Son regard est pur, et désintéressé. Certes, il aime, mais son amour ne constitue pas la fin de son action ; il en est le moteur pour garder celle qu'il aime près de lui. La petite cour maladroitte qu'il lui fait indique qu'il n'a guère les moyens de la ravir. Déjà très émancipée et plus âgée (de trois ans, différence considérable à cet âge), Jessica est cette part de rêve et de bonheur sensuel qui lui demeurera à jamais inaccessible. Pour autant, il aime, et ses sentiments le font durement souffrir ; Banana fait la douloureuse expérience de la jalousie. Éperdu et meurtri, il emprunte alors une autre trajectoire et se rapproche (par ricochet) de Madame Colonna, sa professeure d'italien, dont il finit par toucher le cœur.

Comme son jeune héros, le cinéma (engagé) de Jublin ne s'interdit pas de juger. Il use de la caricature, et assume parfaitement son approche comique d'une situation humaine et sociale fortement dégradée. L'école qu'il nous montre « tombe en morceaux » et ne remplit plus sa fonction de transmission : le professeur de SVT ne parvient pas à se faire entendre tandis que Mme Colonna ne sait plus écouter ses élèves.

La galerie de portraits de *Banana* constitue un pesant contrepoids à la légèreté dynamique du protagoniste. Les parents de ce dernier révèlent le drame de l'absence de communication au sein du (vieux) couple ; son père s'enferme dans une quotidienneté râleuse et se montre sourd aux frustrations de son épouse. Sa sœur Emma doit faire le deuil de ses brillantes études d'archéologie et se satisfaire d'un emploi d'animatrice de voyages. Avec elle, apparaît le spectre du chômage et du sacrifice d'une géné-

ration de jeunes diplômés. Éminemment dépressif, Gianni, son ex-compagnon, souffre d'un dégoût du monde. Mais, il y a plus inquiétant. Les adolescents cupides semblent saisis de la folie de l'argent qui circule de main en main. Plus rien n'a de valeur, tout a un coût. Tout s'achète et se vend : une place sur le terrain de foot, dans la classe, au spectacle des transgressions adolescentes (cf. la scène du Taser à l'école ou le citron dans les yeux sur internet). La « Couleuvre », le cynique camarade de classe de Banana, confond la blague potache avec un exhibitionnisme mercantile comme ultime avatar du libéralisme destructeur des valeurs humaines.

Jublin inscrit le désenchantement de la société italienne dans des corps lourds et des visages fatigués. Celui de Mme Colonna, mais aussi celui du père de Jessica, de Gianni et même du Principal du collège, qui s'avère pour sa part impuissant et railleur face à la dépression de sa collègue d'italien. Or, face à ces comportements de résignés malheureux, Banana affiche un optimisme sans faille (ou presque). Les nombreux plans du ciel, ou « respirations » jalonnant le récit, signifient que Banana a toujours la tête dans les nuages, et qu'il continue à rêver à son bonheur. Son rôle, et sa trajectoire dans l'espace de la mise en scène, indiquent qu'il n'est rien contre quoi l'être ne peut agir. Le repli (en défense) sur soi est une défaite. La victoire, qui vaut pour définition du bonheur, se mérite. Elle est la récompense d'un parcours sinueux et encombré d'obstacles. Le courage, la solidarité et l'amour sont des valeurs qui conduisent à ce but que nul n'a le devoir d'oublier. Et Banana de nous rappeler que le bonheur est un droit qui se gagne et se construit avec détermination.

PISTES PÉDAGOGIQUES

Du rêve à la réalité

Banana voit la vie comme un match de foot à gagner, un bonheur à conquérir. Seuls, à ses yeux, les Brésiliens savent se donner les moyens de le remporter car audacieux et généreux dans leur pratique sportive. Le sens que les Brésiliens donnent au jeu est celui que le garçon cherche à imprimer à sa vie. Banana se veut donc l'un d'eux (il en porte

le maillot), et le cinéma de Jublin, envisagé selon la dramaturgie d'un match de foot à la brésilienne, sera étudié comme tel. Ainsi l'approche pédagogique de *Banana* s'avérera ludique et passionnante pour les jeunes élèves.

Jeu et enjeux

Les deux scènes liminaires proposent une brève définition des enjeux narratifs. 1. Le but à atteindre : le bonheur, passant par le don de soi. 2. Les limites du cadre et des règles de jeu : un terrain de foot comme espace métaphorique du cinéma ; la technique brésilienne préconisée pour se lancer à l'assaut du but de l'intrigue. 3. La composition des équipes : Banana forme un duo avec Jessica, et reçoit bientôt le soutien de sa sœur Emma (une « Brésilienne » qui lui

apprend la guerre de Troie à la manière d'un match de foot!). En face : le groupe adverse, c'est-à-dire tous les autres (la mère de Banana et Gianni, l'exami d'Emma, pouvant à tout moment être recrutés pour leurs qualités humaines). Autre élément d'adversité : Banana doit résister à ses propres cauchemars et angoisses.

Coaching

Banana/Jessica compose l'axe central autour duquel s'ordonne la narration. Leur relation consiste en un patient entraînement (révision) pour développer les capacités de Jessica et lui inspirer confiance en elle. Faute de pratique, cette dernière se montre vite rétive aux exercices ; elle retient mal les leçons. Les efforts doivent alors se concentrer sur l'essentiel : l'italien, sorte de match qualificatif, eu égard à l'autorité arbitraire (arbitrale) de la professeure, Mme Colonna. Lequel sera suivi des autres matières.

Dix jours, sur lesquels s'appuie la tension dramatique, séparent donc le début de l'intrigue (lundi 5) de l'oral d'italien (fixé au 16). L'espace de la mise en scène ménage un lieu d'entraînement : la chambre de Jessica, dont la tranquillité est menacée par les copines de Jessica que Banana parvient à mettre hors-jeu (hors-champ), non sans essayer quelques méchants tactes (verbaux) de leur part. Enfin, une séquence onirique mime la liesse des supporters quand le garçon, embrassé par Jessica, marque un point.

Se situer dans l'espace

La surface du terrain (la salle de classe) doit être parfaitement maîtrisée pour mener à bien l'interrogation d'italien. Après l'achat de sa place (poste) à « La Couleuvre », Banana se trouve à l'avant du groupe d'élèves (premier rang) pour soutenir Jessica dans sa tentative de victoire. Grâce à un stratagème (le langage des signes), Banana doit pouvoir lui renvoyer la balle, qu'un échange de regards (champs/contrechamps) signifie par son jeu de lignes. Hélas, la feinte, ou passage en force trop grossier, est déjouée par l'adversaire, Mme Colonna, qui force Banana à épuiser les possibilités spatiales du lieu et à jouer à la limite profonde de l'espace de jeu.

Le placard où il se cache pour souffler les réponses à Jessica offre à la dramaturgie sa meilleure saillie burlesque avant le désarroi final du héros face aux prétendants de la fille contre lesquels il ne peut rien. La mise en scène repose alors sur un dispositif de passes à trois, entre Jessica, Banana, et Mme Colonna qui, informée des intentions profondes du garçon, décide de qualifier Jessica en classe supérieure. Le ballon qu'elle (le voisin excédé était donc une voisine) renvoie intact à la fin du film a valeur de remerciement. Il est le signe de son retour sur le terrain de jeu de la vie.

Voir plus haut

« Nous sommes tous dans le caniveau, mais certains d'entre nous regardent les étoiles », déclare sans joie Mme Colonna, empruntant à *L'Éventail de Lady Windermere* (1893) d'Oscar Wilde.

Contre la pesanteur de l'existence et la faillite des volontés ici-bas, Banana est de ceux qui portent le regard plus haut, plus loin. Vers le ciel et les nuages dont le motif se répète à intervalles réguliers depuis le générique. Ces plans du ciel, avec les immeubles en amorce en bas du cadre, ont une double fonction (narrative et esthétique) ambivalente. Ils scandent les espoirs, les rêves de bonheur de Banana. Ils sont ce à quoi il aspire, l'horizon d'attente, l'ailleurs social et moral vers quoi il tend. Ils sont également l'expression de la menace d'un univers toujours plus précaire quand y apparaît l'avion d'Emma volant vers les Seychelles et son travail accepté à contrecœur.

